

Emprunt «digital» à Montreuil

ALEXIS JAKUBOWICZ 7 MAI 2015 À 17:16



Une vidéo d'Orlan, leçon d'anatomie avec des écorchés en vidéo 3D (Photo Orlan, galerie Michel Rein. Adagp)

EXPOSITION La Maison populaire présente «Ré-émergence», deuxième volet d'un hommage du numérique à l'histoire de la peinture, de la photographie et du cinéma.

Dans la nuit du 6 avril, des artistes anonymes ont érigé dans le parc de Fort Greene à Brooklyn une sculpture à la gloire d'Edward Snowden. En lieu et place du Prison Ship Martyrs Monument, qui célèbre la mémoire des 11 500 Américains tombés dans les prisons flottantes britanniques durant la guerre d'Indépendance (1775-1783), le buste du *whistleblower* aura fait long feu. Montée sur une colonne dorique du meilleur effet mémoriel, l'œuvre en simili-bronze, réalisée dans un moule imprimé en 3D, reprenait en tous points les codes de la sculpture d'autorité héritée de la statuaire antique. Rapidement déboulonné par la police locale, le visage du martyr proclamé 2.0 est réapparu au bout de quelques heures sous forme d'hologramme, à la faveur d'un autre groupe baptisé The Illuminator Art Collective.

La chronique de cette co-opération, généreusement tenue par les médias, montre à quel point les attendus classiques de la révolution politique et sociale se confondent dans l'art, en surface au moins, avec ceux de la révolution numérique. L'épisode de Fort Green Park, mêlant codes visuels classiques et procédés de razzias «digitales», est assez révélateur de la confusion qui règne en la matière. Il permet

de constater au sein d'une même action deux conséquences du Web et de ses démembrements sur les pratiques artistiques contemporaines : d'une part, l'assimilation des grands principes de liberté, de transparence et de partage - voire d'anonymat - appliqués en ligne et hors ligne, dans des contextes souvent militants, à travers des technologies ouvertes ; d'autre part, la réactualisation par les nouveaux médias de pratiques et de formes parfaitement identifiées dans l'histoire de l'art.

Géométrie. Autant la critique a pu faire la part belle aux artistes qui synchronisent art et vie numérique en balayant des sujets aussi vastes que la politique internationale, l'écologie ou les crises financières, autant l'idée que la technologie puisse être mise au service de formes simples, sans aucune volonté proprement disruptive, a du mal à s'imposer dans le champ de l'art contemporain.

C'est la thèse que défend «Ré-émergence», deuxième exposition d'un cycle imaginé par Dominique Moulon pour la Maison populaire de Montreuil. Après le temps de la «Convergence», le commissaire en résidence aborde la question technologique par l'angle du médium : *«Si le numérique a investi toutes les sphères privées, publiques et professionnelles de nos sociétés et modifié profondément nos rapports à l'autre, il ne constitue pas une révolution dans l'art.»* Le voici donc lancé avec neuf artistes dans une entreprise d'hommage (ou de dédommagement, c'est selon) du «digital» envers l'histoire de la peinture, de la photographie et du cinéma. Les œuvres présentées payent toutes leur tribut à des pratiques antérieures, rattachées elles aussi à ce que l'on a pu identifier dans l'art, la science ou l'industrie comme des révolutions et qui ont pu, en outre, indexer la représentation du monde sur une certaine vision du progrès.

Gameboy. Ainsi des 12 cubes en acier du Vénézuélien Elias Crispin, cadencés dans les airs par un ordinateur. *«De même que l'on peut composer les couleurs, il est possible de composer les mouvements»*, avait écrit Calder, et c'est évidemment derrière son nom et tous ceux du cinétisme que l'exposition invite à ranger l'œuvre de Crispin, ingénieur informatique retapé ventriloque de la géométrie. C'est tout l'effet de sa science qui projette à petit bruit de moteurs les arêtes de ses volumes en d'étranges perspectives cavalières. Une autre forme en somme de dessins robotisés au service d'une histoire par deux fois millénaire sur les règles de composition.

Ailleurs, ce sont les scans de polos Lacoste placardés sur plexiglas par l'Américain Cory Arcangel qui font un appel d'air à Roy Lichtenstein et au *pop art* (*Timeless Standards*, 2010). Et sur un mur de la modeste galerie, c'est un motif carrément fauve que signe Jacques Perconte. Son paysage filmique (*Marines Sans Titre n°1*, 2015) a été trituré directement dans les codecs, dispositifs qui gèrent les algorithmes de compression et de décompression d'un signal. L'artiste y met sa patte comme les pionniers du cinéma et de la photographie mettaient les leurs sur pellicules à grands coups de ciseaux. On trouve aussi Orlan, avec les mêmes recettes depuis toutes ces années, et qui de fait prend tout son sens ici avec des écorchés en vidéo 3D. La leçon d'anatomie n'est pas brillante, mais elle tombe juste dans la re-naissance.

Pascal Dombis, Flavien Théry et Pascal Haudressy jouent encore la partition de Dominique Moulon à la note près, avec respectivement un outre-Klein (*Post-Digital Blue*, 2013), un trip sous écran LCD certifié Nam Jun Paik (*Black Hole*, 2015) et un trompe l'œil vidéo. C'est beau, c'est bien exécuté, c'est dans la ligne, mais il y faut encore les œuvres de Benjamin Gaulon et Caroline Delieutraz. Sans eux, on a bien l'impression que l'art tourne sur lui-même en invoquant toujours la face lumineuse et visible des lunes numériques.

Le premier, qui sévit sous le sigle Recyclism, présente une étonnante installation baptisée *AbstraTris* (2011-2015), qui déjà rompt avec les autres pièces en dissolvant la question des médias. Tandis que ses collègues se fondent bien volontiers dans des catégories assimilées de l'art - vidéo, sculpture ou peinture -, l'œuvre de Benjamin Gaulon désolidarise complètement l'appareil des images qu'il produit. Ses trois écrans à vif, autopsies des premières Gameboy, forment un triptyque qui ne daigne afficher qu'un signal électrique ; et encore, signal discontinu à la charge d'un bras mécanique qui dispense son jus sans conviction pour animer des rangées de pixels fatigués en abstraction minimaliste.

C'est à ces motifs sans doute que tient la «ré-émergence» dans l'œuvre de Benjamin Gaulon, mais ce serait ignorer qu'à l'inverse d'autres artistes la citation n'est pas chez lui la cause du médium numérique, mais bien la conséquence. Il n'y a qu'à le trouver dans son petit atelier du X^e arrondissement à Paris pour voir que son affaire n'est en rien formaliste, mais processuelle. Initiateur d'une campagne de recyclage digital, le travail de Gaulon résulte d'une époque dont l'écho ne porte pas plus loin que les années 80. Sa matière, ce sont les technos oubliées, tirées des poubelles de la consommation à moindre frais sur eBay, rapiécées maison à coup de fer à souder, scotch de cuivre et codes informatiques. Héritier connecté si non tout à fait du nouveau réalisme, en tous les cas de l'*arte povera*, Recyclism c'est l'«attitude» qui prime sur la forme.



Avec «Deux visions», Caroline Delieutraz confronte des photos de Raymond Depardon avec des vues de Google Street View.

Sillonné. Sa pratique, que l'on nomme - c'est un mot à la mode - «archéologie des médias», prend une forme plus sage et tout aussi révélatrice dans les enquêtes de Caroline Delieutraz. L'artiste re-présente à Montreuil *Deux Visions*, série déjà connue qui revisite *la France de Raymond Depardon* à travers Google Street View. Là encore, «Ré-émergence» est par trop synonyme de répétitions formelles, tandis que ce travail manifeste une pratique non pas de la reprise mais du désengagement. L'artiste se sert du guide photographique pour faire du tourisme en mode Tumblr. Les vues automatiques des Google Cars, qui ont comme Depardon sillonné toutes les routes de France, prouvent bien que sous leur autorité les formes ne réapparaissent pas, mais sont toujours présentes.

D'où le sentiment peut-être que l'exercice de la Maison populaire, qui promet un devoir de mémoire envers l'histoire de l'art, trouvera ses limites dans la culture du Net plutôt encline à militer pour le droit à l'oubli... Aussi l'exposition vise juste mais un peu court ; et pour cause, elle doit être complétée à la fin de l'année par un troisième volet dédiée aux «Conséquences» qui clôturera le fruit d'une réflexion nécessaire et déjà fort bien conduite, qu'on se languit de voir un jour intéresser les conservateurs de nos musées.

Alexis JAKUBOWICZ

L'art et le numérique en résonance : Ré-émergence A la Maison populaire, 9 bis, rue Dombasle, Montreuil (93). Jusqu'au 4 juillet. Rens. : www.maisonpop.fr